

qu'on lise dans nos journaux des nouvelles comme celles-ci, qui viennent du pays où il n'y a plus de frères qu'ennemis :

A plusieurs reprises, nos troupes ont combattu à l'arme blanche et ont fait un véritable carnage dans les rangs des...

Des Rouges? Des Blancs? Il n'importe, ce sont toujours des Espagnols. Et le résultat est mirifique.

Plus de 700 prisonniers et un grand nombre de cadavres [de cadavres! cela sent-il assez bon!] et de blessés sont tombés entre nos mains. Rien que sur deux positions ennemies, nous avons relevé plus de 440 cadavres [encore ce mot...].

C'est pour le coup qu'avec des trucs comme ça la France serait à refaire.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Centenaire de Bizet. — Concerts symphoniques : œuvres nouvelles de MM. Henri Büsser, Georges Spork et Pierre Vellones. — *Vox du vieux Monde*, poème de M. Georges Duhamel, musique d'Albert Doyen,

Les diverses cérémonies en l'honneur de Bizet ont permis à beaucoup de musiciens de mieux connaître — ou de découvrir — un Bizet symphoniste que ne suffisait pas à mettre en lumière l'ouverture de *Patrie*, assez souvent jouée, ni même *Roma* ni les *Jeux d'enfants*, plus rarement offerts au public des concerts. Quand on songe que Bizet était encore élève de la classe de Zimmermann et qu'il avait à peine dix-sept ans lorsqu'il écrivit la *Symphonie en ut* que nous avons entendue plusieurs fois pendant ces fêtes avec un plaisir renouvelé, on se dit que l'auteur de *Carmen* aurait pu tout aussi bien enrichir la musique symphonique française que le théâtre lyrique. Et l'on éprouve un immense regret en songeant à cette mort survenue à trente-sept ans, j'allais écrire avant la maturité de son génie. Mais Mozart, mais Schubert, eux aussi sont morts avant cette maturité de l'âge et ont donné comme Bizet leur pleine mesure. Nous nous rendrons mieux compte maintenant de ce que fut notre Bizet : les cérémonies officielles ont eu cet heureux résultat. Sous le prétexte que le livret de *La Jolie fille de Perth* est stupide et que celui de *Djamileh* est insignifiant, on tenait ces partitions sous le boisseau. On nous a rendu *Djamileh* et certes le livret tiré (Willy

eût dit « par les cheveux ») de *Namouna* ne s'est pas amélioré depuis le 22 mai 1872. Mais que de jolies pages dans cette partition! Et que de trouvailles ravissantes dans ce *Don Procopio* — envoi de Rome, daté de 1858 — que l'Orchestre National et les Chœurs Félix Raugel nous ont fait entendre sous l'habile direction de M. Manuel Rosenthal, après une parfaite exécution de la *Symphonie en ut majeur!* Enfin l'exposition de manuscrits autographes et de souvenirs de Bizet organisée par M. Léon Vallas dans la rotonde de l'Opéra fut non seulement intéressante, mais émouvante. Cette forme d'hommage — comme les autres qui furent purement musicaux — rendait plus lourds nos regrets devant cette vie si courte et pourtant si féconde.



Nous connaissons bien les *Voix du Vieux Monde* qu'Albert Doyen écrivit sur un poème de M. Georges Duhamel, et qui furent données en première exécution en avril 1930 sous la direction de l'auteur. Musique généreuse et large, bien sonante aussi, expressive avec simplicité, ce qui la gardera de vieillir et lui conservera son bel accent sincère; la chorale des Fêtes du Peuple, animée toujours de l'esprit de son fondateur, l'a interprétée avec foi. Mmes Brànèze et Schenneberg, MM. Planel et Lodge se firent justement applaudir dans les soli.

M. Henri Büsser qui fut chef des chœurs à l'Opéra-Comique au début de sa carrière, puis professeur d'ensemble vocal au Conservatoire avant d'enseigner la composition, a gardé une dilection particulière pour les voix, et singulièrement les voix de femmes. On ne peut que se réjouir de ce goût : il nous a valu la première audition à ce même concert Padeloup où fut donné l'ouvrage d'Albert Doyen, de trois Trios de M. Henri Büsser, fort délicatement rendus, je le dis tout de suite, par Mmes Simone Blin, Andrée Bague et Odette Lebon. Le premier : « J'ai mis mon cœur à la fenêtre », est un dialogue orné d'un andante expressif du soprano; le deuxième « L'Oiseau s'est tu », est d'une teinte doucement mélancolique; le troisième, et peut-être le plus réussi, « Robin des Bois » fait chanter les trois voix sur un rythme de carillon et avec un

accompagnement d'orchestre transparent et joliment nuancé.

M. G. Sporck intitula *Rouen* le poème symphonique dont l'orchestre de M. Albert Wolff et Mme Jeanne-Marie Darré, au piano, nous donnèrent la première audition. Devant tout ouvrage de ce genre, une question se pose d'abord à propos du titre et plus encore à propos du programme. La musique étant un art de suggestion, et partant un art imprécis, est-elle vraiment propre à décrire, ou tout au moins à imposer à l'auditeur un paysage, un site, dont les détails ont bien une valeur essentielle? Ce Rouen que l'on veut nous peindre, cette église Saint-Maclou, dont l'andante (je cite le programme) prétend « magnifier les merveilles » avant que « la promenade s'achève devant la cathédrale dont les orgues se déchaînent et dont les cloches sonnent à toute volée » — pourraient être aussi bien Saint-Sernin de Toulouse, Sainte-Croix d'Orléans, Saint-Etienne de Bourges, merveilles romanes ou gothiques; et ce port que nous peint le premier mouvement, rien ne nous y fait reconnaître la capitale normande, et d'autant moins que M. Sporck — et sans doute a-t-il raison — en exclut toute allusion au folklore qui eût plus précisément marqué son dessein. La lecture attentive de l'argument est donc nécessaire; mais cette subordination de la musique à la littérature souligne le défaut d'un genre qui, trop souvent et en dépit de quelques rares exceptions, reste inférieur. La musique, il nous suffit qu'elle nous émeuve, qu'elle nous fasse pleurer, rire ou rêver en nous laissant le soin de définir nous-même l'application que nous ferons, selon notre humeur du moment, de notre rire, de notre rêve ou de nos larmes. En vérité la musique demeure et demeurera toujours pareille au nuage d'Hamlet. Elle est un miroir tendu pour que nous y cherchions le reflet de notre âme. Que le rythme forcené du *Mazeppa*, de Liszt nous impose l'idée d'une course à travers la steppe, il se peut. Que les joyeux méfaits de *Till Eulenspiegel* éclatent irrésistiblement dans le poème de M. Richard Strauss, cela n'empêche point que cette musique peut se passer de commentaire sans rien perdre de sa séduction. J'aurais sans doute mieux goûté *Rouen* de M. Sporck si je ne m'étais trop appliqué à retrouver dans ce que j'entendais l'image de ce que je venais de lire. Je souhaite de la réentendre, cette

musique, et cette fois je le ferai comme s'il s'agissait d'une œuvre de musique pure. Elle m'en a paru digne au surplus, ce qui, je vous prie de le croire, est un éloge et même le meilleur qu'on en puisse faire, car cela revient à dire qu'elle vaut mieux que son auteur ne l'a lui-même pensé puisqu'elle peut nous être offerte sans qu'on prenne aucune précaution oratoire pour nous la faire accepter. J'ajouterai que l'importante partie de piano a été tenue par Mme Jeanne-Marie Darré avec la souple autorité de la grande pianiste qu'elle est.

§

Il n'est point rare de se tromper, mais il est exceptionnel qu'un auteur s'apercevant d'une erreur, reprenne sept ou huit ans plus tard son ouvrage et le refasse. Ce bel exemple de conscience nous a été donné par M. Pierre Vellones. Il avait instrumenté pour orchestre de jazz — en 1931, quand le jazz était roi — des *Fables de Florian*. Il a compris que la musique *more Afrorum* et le texte de Florian n'allaient guère ensemble et il a récrit ses *Fables* selon la mode européenne. Elles gagnent infiniment à cette parure nouvelle, mieux faite pour les vers du petit-neveu de Voltaire. Mlle Elsa Ruhlmann les a chantées avec le beau talent qu'on lui connaît et qui fait regretter qu'on ne l'entende pas plus souvent. Et l'orchestre des Concerts Padeloup a traduit avec fidélité les grâces nuancées de la partition nouvelle.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon d'Automne. — Dans son Palais de Chaillot, le Salon d'Automne aurait pu trouver un abri assez digne; mais il y a un vice rédhibitoire : cet abri est divisé en deux. Une galerie claire; une autre, mal éclairée (à la lumière du jour, bien entendu). Naturellement, les sociétaires, les placeurs ont pris la première : ils s'y étalent à l'aise. On imagine les pleurs, rancœurs, fureurs. Plus encore que les autres années, l'accrochage a donc été marqué par d'éclatantes disputes. Il n'en reste pas moins que la tenue générale de ce Salon d'Automne est consciencieuse et sympathique.